

8 SEPTEMBRE > ROMAN France

Un antihéros de notre



Emmanuel Carrère

Emmanuel Carrère signe un portrait du Russe Edouard Limonov, coqueluche des branchés durant son séjour parisien, et fondateur dans sa mère patrie de l'extrémiste Parti national-bolchevique.



Le roman avec son art duplice de la digression et de l'ellipse donne souvent une meilleure idée de la vérité que n'importe quel document « scientifique ». *Blonde* de Joyce Carol Oates vaut toutes les bios sur Marilyn. Qu'en est-il de *Limonov* d'Emmanuel Carrère ?

Mais, hormis d'anciens noctambules des années Palace, certain éditeur amateur de vodka et autres délirants iconoclastes dans le cercle de Jean-Edern Hallier et de son *Idiot international*, qui sait encore qui est Limonov ? Lorsqu'il débarque à Paris dans les années 1980, le punk de la nouvelle littérature soviétique est fêté pour son roman à scandale *Le poète russe préfère les grands nègres*. Le transfuge de l'URSS y racontait sa vie de misère à Manhattan, une version new-yorkaise trash de *Dans la dèche à Paris et à Londres* d'Orwell avec sodomies

de grands noirs en plus. « Cela pouvait faire penser, pour la violence et la rage, à la dérive urbaine de Robert De Niro dans *Taxi Driver*, pour l'élan vital aux romans de Henry Miller dont Limonov avait le cuir coriace et la placidité de cannibale. »

Limonov est retourné en Russie. A 65 ans, body-buildé, bouc à la d'Artagnan, il porte beau ; sa jeune épouse mannequin au bras, il compte parmi les people de la société moscovite. Outre ses romans, qui racontent les différents épisodes d'une carrière de tête brûlée l'ayant conduit de prolo-bohème en Ukraine à majordome à New York, en passant par « Rambo » pro-Serbes ou zek (« bagnard ») dans un goulag high-tech, il est célèbre sur un autre plan : la politique. C'est le leader du Parti national-bolchevique. Autrement dit, les *nasbol*, dont l'idéologie rouge-brun emprunte sans discrimination au fascisme et à l'extrême gauche, alliés à l'ex-numéro

Tout l'art d'Emmanuel Carrère est de fondre l'histoire de son antihéros dans une immense fresque géopolitique russe qui se déploie de la fin du stalinisme à Poutine en passant par la perestroïka de Gorbatchev.

24 AOÛT > NOUVELLES Russie

Cul sec



A l'occasion de la publication chez P.O.L du *Limonov* d'Emmanuel Carrère, Le Dilettante a la

bonne idée de réunir trois des quatre titres du Russe **Edward** (à l'anglaise...) **Limonov** inscrits à son catalogue. Outre *Discours d'une grande gueule coiffée d'une casquette de prolo* (1991) qui donne son titre au volume, on trouvera ici deux petits bijoux noirs et caustiques. Le premier, *Salade niçoise*, date de 1986. L'écrivain est invité aux « Journées de la littérature mondiale ». Tous frais payés, nourri et logé. Idéal pour un pauvre qui n'aime pas les

autres pauvres car ils lui donnent le cafard !

Muni de ses affaires de toilette, de son smoking et de quelques exemplaires de ses livres, le voici qui débarque à Nice. Où il va croiser Pauvert, Edem Hallier et la Brésilienne Lucia. Il n'aime d'habitude que les grandes femmes blanches, pas les petites et mates... Le second, *Ecrivain international*, avait été imprimé en 1987 sous une couverture de Loustal. Ancien ouvrier à Kharkov, homme de ménage et cuisinier chez un businessman milliardaire, Edward se dépeint à la fois fauché et obsédé sexuel. A New York, il y avait heureusement Diane Kluge, son « lieutenant ». Toujours partante pour « une bonne baise à la

fasciste, à coups de bite, sans fariboles décadentes »...

Les textes crus du licencieux Limonov n'ont pas pris une ride et sonnent toujours aussi bien. Résolument cash, le style nerveux du bandit s'avale cul sec. *Za vachè zdarovié !*

ALEXANDRE FILLON

Edward Limonov

Discours d'une grande gueule coiffée d'une casquette de prolo

LE DILETTANTE

TRADUIT DU RUSSE PAR CATHERINE PROKHOROFF, ANNE COLDEFY-FAUCARD, JEAN-LUC DEBOUZY ET LUCILE HIU

TIRAGE : 1 000 EX.

PRIX : 17 EUROS, 192 P.

ISBN : 978-2-84263-987

SORTIE : 24 AOÛT



9 782842 639877

L'état des choses

temps

un mondial des échecs Kasparov dans un nouveau parti, Drougaïa Rossia, Autre Russie...

Lorsque se crée la revue XXI, Emmanuel Carrère est mis à contribution sur la Russie. La journaliste Anna Politkovskaïa, championne des libertés et virulente critique de Vladimir Poutine, vient de se faire assassiner. Un sujet en soi. Mais quand parmi la foule des sympathisants venus lui rendre hommage, l'écrivain français reconnaît Limonov entouré de ses skinheads, Carrère a trouvé son sujet ! Quel paradoxe ! Politkovskaïa avait dans son journal pris fait et cause pour ces jeunes *nasbol* qui aspiraient à autre chose qu'à une Russie mafieuse pourrie par l'argent. Renseignement pris, d'autres figures de la démocratie comme Elena Bonner, la

veuve du prix Nobel de la paix Sakharov, disent la même chose ! C'est à n'y rien comprendre. L'article a paru mais il faudra un livre pour comprendre que *justement* les choses ne sont pas si simples. Portrait et parcours d'Edouard Savenko, où l'on voit comment le futur Limonov, fils d'un sous-officier du NKVD (1) et d'une mère qui le menait à la trique, ne rêvait que d'une chose : sortir de son trou ukrainien. Il veut être grand écrivain et voyou, il se choisit donc le pseudo de Limonov en référence à *limon*, « le citron », pour l'acidité et à *limonka*, « la grenade qu'on dégoupille », pour la violence. Emmanuel Carrère, avec une clarté d'écriture non dénuée d'ironie, montre un ressort psychologique très fort chez ce « *Barry Lindon soviétique* » : l'immensurable désir d'une vie qui se transcende (la vie, la vraie, ne tient pas ses promesses) et, a contrario, la paranoïa de l'usurpation : qu'un autre (forcément médiocre) vous pique la place. C'est dans sa famille le syndrome du capitaine Lévitine, l'intrigant qui souffla le poste de directeur de boîte de nuit au père de Limonov. Chacun a son capitaine Lévitine, pour l'auteur de *Journal d'un raté*, c'est bien sûr cet « *enculé de Brodsky* »... Tout l'art d'Emmanuel Carrère est de fondre l'histoire de son antihéros dans une immense fresque géopolitique russe qui se déploie de la fin du stalinisme à Poutine en passant par la perestroïka de Gorbatchev. *Limonov*, c'est l'ampleur d'un grand roman russe doublée de l'élégante lucidité d'un moraliste français.

SEAN J. ROSE

Emmanuel Carrère

Limonov

P.O.L

TIRAGE : 50 000 EX.

PRIX : 20 EUROS ; 496 P.

ISBN : 978-2-8180-1405-9

SORTIE : 8 SEPTEMBRE

(1) L'un des avatars de la police politique : Tcheka, GPU, KGB, aujourd'hui FSB.



9 782818 014059



Eric Reinhardt

Dans *Le système Victoria*, Eric Reinhardt confronte un homme et une femme, un couple interdit, au désenchantement du monde.



Il y a un peu plus d'un an paraissait aux éditions Xavier Barral un très beau livre consacré au travail d'architecte de l'agence Valode et Pistre, envisagé à travers douze tours emblématiques. Eric Reinhardt, romancier considéré depuis *Demi-sommeil* (Actes Sud, 1998) et *Le moral des ménages* (Stock, 2002) comme l'un des plus importants de ce temps, qu'il examine en entomologiste sarcastique, en signait le texte. On peut désormais lire celui-ci comme un prologue du *Système Victoria*, son cinquième roman, qui promet d'être l'un des événements de cette rentrée d'automne. Son héros, David Kolski, la quarantaine réglementairement aisée et névrosée, exerce en ces pages le métier (après avoir dû renoncer à ses rêves de jeunesse d'architecture) de directeur de travaux, notamment sur le chantier d'une grande tour parisienne conçue en forme d'éclair. Quelque chose comme un coup de foudre, en somme. Quelque chose qui se rapproche assez de ce qui unit dès le premier regard, dans la galerie marchande d'un centre commercial, David à Victoria de Winter, une femme de son âge, DRH pour un groupe multinational, belle comme Crésus et le désir, « Madone des Sleepings » du village global, se partageant entre Londres, Paris et partout où la jettent son travail et ses élans. Une femme fatale, bien entendu, et d'abord à elle-même. David est père de deux enfants, marié depuis plus de vingt ans à la même femme, aussi attachante que maniaco-dépressive. Victoria ne semble avoir d'autres attaches que celles de

sa réussite professionnelle. Leur liaison, qui durera onze mois, est non seulement la chronique d'un désastre annoncé, mais aussi consenti, et peut-être même souhaité par ses protagonistes. Une histoire un peu de cul, pas mal d'amour, une histoire moderne qui se terminera (le lecteur en est averti dès les premières pages du livre) comme elles se terminent toujours : par un homme qui pleure dans sa chambre d'hôtel...

Depuis le succès mérité rencontré par son dernier roman, *Cendrillon*, qui déjà domina la rentrée 2007, Eric Reinhardt est impatientement attendu au tournant autant qu'avec impatience. Ce *Système Victoria* ne décevra que ceux qui sont a priori déçus à l'être... Les autres seront heureux de retrouver la veine du romancier, moraliste, ironique et finalement romantique, tant il est vrai que l'on ne chante jamais que dans son arbre. Le sien, c'est la France d'aujourd'hui, les tours et détours qu'elle emprunte pour éviter d'avoir à se regarder en face... C'est aussi le couple, et ses impasses, comme paradigme d'un corps social exsangue. La force de Reinhardt tient d'abord en ce qu'il n'est pas. Il n'est pas un satiriste comme Houellebecq et a le bon goût de prendre toujours au sérieux son lecteur et son cher sujet. Il ne prétend pas non plus à « réenchanter le monde », mais à dresser avec les armes de la littérature (et de la vacherie aussi, parfois) le constat de son désenchantement. A s'en tenir coûte que coûte à l'énoncé de l'état des choses. Ce n'est jamais dilettante, c'est le plus souvent mélancolique et c'est très ambitieux. OLIVIER MONY

Eric Reinhardt

La système Victoria

STOCK

TIRAGE : 25 000 EX.

PRIX : 22,50 EUROS ; 528 P.

ISBN : 978-2-234-06190-3

SORTIE : 17 AOÛT



9 782234 061903

1^{ER} SEPTEMBRE > ROMAN France

La Chine en folie

Patrick Grainville a trouvé un nouveau sujet, à la démesure de son imagination.



Pour son nouvel opus, son vingt-troisième roman en bien-tôt quarante ans de carrière, Patrick Grainville a trouvé un sujet à l'aune de son talent, de sa puissance créatrice : la Chine actuelle en folie. Rien de moins. Mais pas toute la Chine,

une seule de ses mégalo-poles en effervescence, Shenzhen. L'un des laboratoires de ce pays nouveau dont rêvait M. Deng dès 1984. L'expérience, si l'on se situe dans la logique des dirigeants chinois (« Enrichissez-vous à tout prix »), peut être considérée comme réussie.

Dans cette Chine devenue pour lui nouvel espace d'inspiration, Grainville s'ébat comme un cheval fou – son totem. D'ailleurs, parmi les multiples intrigues et épisodes de ce roman à rhizome extrêmement difficile à synthétiser, on trouve quelques belles scènes de parades de chevaux sauvages, décrites avec toute la sensualité dont est coutumier l'écrivain. Quelques scènes érotiques aussi, bien sûr. Qui mettent notamment en vedette An, la vénéneuse prostituée, laquelle s'est résolue, pour des raisons personnelles douloureuses, à se venger de tous les mâles qu'elle attire. Parmi ceux-ci, Thomas, son amant « attiré », un métis franco-chinois pro-



fesseur de langues à Shenzhen, mais aussi auteur de polars en panne d'inspiration, qui constate un triste matin que sa fille chérie, Shan, qu'il aime d'un amour « incestuel », a disparu. C'est là le centre de toute cette ténébreuse histoire, autour duquel vont graviter les autres personnages. Par exemple, Mei, l'ex-femme de Thomas, une psychanalyste, et son compagnon Wong. Alice, l'attachée culturelle de l'ambassade, une nympho jalouse de sa fille Eve, avec qui elle a des rapports exécrables. Meilleure amie de Thomas, Alice a pour amant le beau Shi, mais va se lasser de lui parce qu'il est trop doux, trop gentil, pas assez pervers à son goût ! Dans cette étrange ménagerie humaine, il ne faudrait pas oublier Ding Jiao, fils d'une Chinoise prostituée de force par les Japonais durant une guerre dont, complètement cinglé, il n'a pas encore intégré qu'elle était achevée ; ou encore

Lan, le milliardaire taoïste pillier de tombeaux, qui a bien des secrets à cacher. Comme il cache d'ailleurs Shan. Archéologue, elle travaille pour lui et va faire une découverte énorme, de nature à bouleverser toute l'histoire officielle de la Chine ancienne – et qui restera donc taboue. L'extraordinaire richesse composite du décor qu'il s'est choisi, le vibronnement des personnages et la complexité évolutive de leurs rapports – Lan et An, par exemple, finiront par se trouver et s'allier en un duo néfaste – permettent à Grainville toutes les audaces et les fantaisies, toutes les gourmandises. Ainsi ces morceaux de bravoure sur la façon dont les nouveaux riches chinois, les fameux « milliardaires rouges », célèbrent désormais la fête des Morts, le 4 avril ; ou encore cette histoire du corps de Mao nu, « body art » en perpétuelle création. Ce corps qui demeure encore, comme sa pensée, le ciment symbolique de la Chine, même si le Grand Timonier, de retour aujourd'hui sur cette rive de l'Achéron, ne reconnaît sans doute plus rien à rien : « *chabuduo* », comme disent les Chinois, selon Grainville, « désolé, rien n'est par fait ». JEAN-CLAUDE PERRIER

Patrick Grainville
Le corps immense du Président Mao
SEUIL
TIRAGE : 8 000 EX.
PRIX : 20 EUROS ; 336 P.
ISBN : 978-2-02-105267-1
SORTIE : 1^{ER} SEPTEMBRE
9 782021 052671

31 AOÛT > ROMAN France

A la recherche du Marcel perdu

Une fable grinçante sur les ravages de la délocalisation.



A l'origine homme de cinéma, **Philippe Pollet-Villard** s'est déjà fait connaître en tant qu'écrivain grâce à deux romans décalés, où la fiction et l'imaginaire ne parvenaient pas à faire oublier des préoccupations sociales, une volonté de comprendre le monde actuel, mais sans grande théorie. Pollet-Villard aime plutôt la satire bien grinçante. C'est à cette veine qu'appartient *Mondial Nomade*, conte farfelu (en apparence) pour grands enfants qui ne se sentent pas très à l'aise dans l'époque.

C'est le cas de Rem Jean-Charles, quoiqu'il soit devenu milliardaire. Il a bâti sa fortune colossale sur un concept aussi simple que génial. De plus en plus de grandes entreprises françaises délocalisant non seulement leurs usines et leurs bureaux, mais aussi les centaines de milliers d'employés qui vont avec, en particulier vers l'Inde, il a créé la plus grande entreprise mondiale de garde-meubles hyper sécurisés. Les délocalisés, dans la pensée de leur retour

au pays, y stockent leurs biens, qu'ils retrouvent intacts. Mais la plupart ne reviennent jamais. Par contrat, leurs possessions peuvent alors être soldées par le gardien. Rem a inondé la France, puis la planète d'énormes cubes signalés par une lumière violette – couleur apaisante –, et Mondial Nomade est devenu l'un des fleurons du nouveau capitalisme, ultralibéral, globalisé.

Mais, la soixantaine venue, ses actionnaires lui font comprendre qu'il serait temps de prendre sa retraite, de passer les rênes. Rem vend donc Mondial Nomade à un jeune tycoon, qui n'est autre que le fils du président de la République, Cherbolev. Que va-t-il faire de sa vie, cet homme froid, distant, énigmatique, dépressif, à qui nul n'a jamais connu ami, liaison, ni passion aucune ? Et comment dépenser son incommensurable pactole ?

Lui-même l'ignore, jusqu'à ce jour où, vidant les tiroirs de son ex-bureau, il retrouve un méchant Polaroid qui le représente jeune, chevelu, barbu, posant à côté d'un autre hippie, quelque part dans les bas-fonds de New Delhi. Jean-Charles va se mettre dans l'idée de retrouver ce lointain compagnon, dont il finit par se souvenir qu'il s'ap-

pelaient Marcel, et qu'il était plus ou moins guide de voyages local pour ses compatriotes fauchés. Il s'embarque alors pour l'Inde, à la recherche du Marcel et du temps perdus, en tentant de reconstituer les conditions de son voyage de l'époque : il vole en classe éco, s'habille en routard, prend une carte de crédit de base, et descend dans le même bouge que quarante ans auparavant. Le tenancier est toujours le même, mais maintenant de jeunes Françaises, membres d'une ONG, s'y prostituent pour soulager leurs compatriotes ouvriers, épuisés par leurs lourdes tâches. Ce n'est là que l'une des surprises – pas forcément agréables – qui attendent Rem, dans une Inde devenue une espèce de gigantesque banlieue française, dont les prolétaires sont les nouveaux intouchables. C'est brillant, enlevé, angoissant aussi. Rem d'ailleurs, va finir par s'y perdre.

J.-C. P.

Philippe Pollet-Villard
Mondial Nomade
FLAMMARION
TIRAGE : 7 000 EX.
PRIX : 18 EUROS ; 234 P.
ISBN : 978-2-0812-2149-9
SORTIE : 31 AOÛT
9 782081 221499

18 AOÛT > ROMAN France

Guerre après guerre

Des maquis de la résistance à la première guerre du Golfe, *L'art français de la guerre* ausculte à travers deux personnages le lent déclin de la « chanson nationale ».



De quoi s'agit-il ? D'un pays, le nôtre, et de comment, guerre après guerre, il apprit à mourir. Tout commence début 1991 lorsque, sur son écran de télévision, le narrateur, jeune homme sans qualités ni projets, si ce n'est celui de se laisser vivre, assiste au départ pour le front du Golfe du régiment des spahis de Valence. Et envisage l'Histoire, non comme une fin, mais un éternel recommencement. Tout se poursuivra quelque temps plus tard lorsque, de retour à Lyon, le même jeune homme fait la connaissance de Victorien Salagnon, un vieux peintre et militaire, qui fut à partir d'Uriage et du maquis en 1943 de toutes les guerres, et notamment de celles, coloniales, par lesquelles la France rejoignit le camp des assassins...

Toutefois, ne nous y trompons pas, ce n'est pas de l'extinction progressive de la « chanson de geste » militaire française que souhaite nous entretenir Alexis Jenni, mais aussi du lien défilé qui unissait ce pays à sa langue et, paradoxalement, structurait son rapport au monde et à l'altérité. Quoi qu'il en

soit, on demeure saisi devant l'ampleur du propos, sa maîtrise, la croyance folle devant les vertus du romanesque dont témoigne *L'art français de la guerre*. Sa parution sous l'égide de la NRF semble s'inscrire dans le droit-fil d'œuvres récentes identiquement monstres et endeillées du poids de l'Histoire : *Les Bienveillantes*, mais également le *Waltenberg* d'Hédi Kaddour et *Le siècle des nuages* de Philippe Forest. Il est, en matière d'entrée dans la carrière, des compagnies plus déplaisantes... Sur-tout si l'on veut bien leur adjoindre celles de Dostoïevski pour la leçon de ténèbres et d'Antonio Lobo Antunes dont, en lecteur averti, Jenni a retenu quelque chose de son génie pour porter la plume au cœur de la bataille. Où avait-on déjà lu avec cette précision hallucinatoire un tel récit de la résistance ou de l'Algérie ? Balançant entre le présent incertain de son narrateur et les deuils successifs de son héros, Alexis Jenni, virtuose dans l'art de mélanger les deux récits, parvient à dévoiler peu à peu le cœur même de son livre : la rencontre entre deux hommes, dont l'un reconnaît les chagrins de l'autre comme siens. O. M.

Alexis Jenni

L'art français de la guerre

GALLIMARD

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 21 EUROS ; 640 P.

ISBN : 978-2-07-013458-8

Sortie : 18 AOÛT



24 AOÛT > ROMAN France

Devoir de vacances

Après un premier roman sous pseudonyme, Philippe Lançon publie *Les îles* sous son patronyme.



Ancien journaliste à *L'Événement du jeudi*, officiant depuis de nombreuses années à *Libération*, Philippe Lançon s'avance enfin sous son propre nom. On rappellera que son premier roman, *Je ne sais pas écrire et je suis un innocent*, fut édité en 2004 chez Calmann-Lévy sous la signature de Gabriel Lindero.

Cuba n'est pas totalement absente des *Îles*, qui paraît cette fois chez Lattès. Le narrateur est un journaliste, un « insecte parisien » prénommé Philippe. Lequel peine à écrire, mais se sent mal quand il ne le fait pas. « *Ce livre est un devoir de vacances. Les vacances ont été longues, plutôt ennuyeuses. Le résultat est un peu bâclé, comme quand j'étais enfant. Peut mieux faire, ne le fera pas* », prévient-il dans le prologue à un texte incarné sur la solitude, l'amour et l'amitié, qui mélange savamment les impressions et les souvenirs.

Il faut se laisser bercer par le rythme de la prose, par les allers et retours entre les lieux et les époques. Lançon nous promène en Caroline du Nord, à

Cuba, l'île « de la consolation », à Hongkong, l'île « de l'enchantement » et encore à Paris, où il finit toujours par rentrer. Son double nous présente en chemin plusieurs de ses amies. Deux sont des avocates quinquagénaires : Jad, qui préfère le vide au plein, et Ali, qui se décrit comme « une garce sans succès » et se montre hostile à toute forme de sociabilité ou de compromis.

Les îles – qualifié à un moment par son auteur d'« épouvantable digression narcissique et tropicale » – tient du livre de voyage, du journal littéraire et de la confession. « *Philippe* » y parle aussi bien de Bruce Lee et de Steven Seagal, qui lui évoque curieusement Fromentin. De Dickens, Somerset Maugham et César Vallejo. De moralistes et de pamphlets. D'un camarade proustien, connu au temps de ses études de droit. Ou d'une enfance « ennuyeuse et ennuyée ».

Comme dans *Et rester vivant* de Jean-Philippe Blondel, on y croiera Jean Echenoz. Lançon, lui, s'offre même le luxe d'inventer au prix Goncourt 1999 un livre qu'il n'a jamais écrit ! ALEXANDRE FILLON

Philippe Lançon

Les îles

JC LATTÈS

TIRAGE : 9 000 EX.

PRIX : 19 EUROS ; 460 P.

ISBN : 978-2-7096-3513-4

Sortie : 25 AOÛT



18 AOÛT > ROMAN Suisse

La route



Il y a le bruit des cigales, l'odeur du serpolet et des collines à perte de vue. Mais il ne règne pourtant ici nulle quiétude, loin de là. Stjepan est étendu de tout son long sur le ventre. Avec du sang sur les mains. Ses camarades

Dragan, Milivoj, Ivan et Ljubo sont morts. Probablement emportés par un obus ou un missile. Militaire, le jeune héros de *Skoda* ne se souvient de rien. Il comprend vite qu'il est sonné, mais qu'il n'a mal nulle part. Autour de lui, il repère une antique voiture noire qui n'a plus de pare-brise, de vitres et dont les deux passagers sont morts eux aussi.



Olivier Sillig

Le seul survivant de l'épave est un bébé de trois ou quatre semaines. Qu'il soit fille ou garçon, Stjepan décide de le prénommer Skoda, comme la marque de l'automobile dans laquelle il l'a trouvé. L'improbable duo se met bientôt en route, avec le sac contenant les affaires de l'enfant que Stjepan se met à appeler « petite hirondelle ». Sur leur chemin, dans un pays désert et poussiéreux, voici d'abord qu'apparaît un douanier. Celui-ci est équipé d'un pistolet et semble avoir des mœurs curieuses, mais il se trouve en possession de lait...

Le lecteur ne sait où il se trouve vraiment, ni à quelle époque. Probablement en Europe, dans un passé récent ou un futur proche...

Olivier Sillig – dont Bernard Campiche avait déjà publié *La cire perdue* en 2009, et les éditions de l'Atalante *Bzjeurd* en 1995 (repris en Folio SF) – joue sur l'économie d'effets, sur la tension. Le Suisse signe un court et glaçant roman sur la guerre.

Sur son absurdité et les différentes manières de résister. Dans une odyssée noire qui vous heurte, Sillig réussit à faire subtilement se côtoyer la haine et l'espoir. AL. F.

Olivier Sillig

Skoda

BUCHET-CHASTEL

TIRAGE : 3 000 EX.

PRIX : 11 EUROS ; 112 P.

ISBN : 978-2-283-02522-2

Sortie : 18 AOÛT



18 AOÛT > ROMAN Etats-Unis

L'Etat doré

Après un recueil de nouvelles **Eric Puchner** s'essaye au roman avec *Famille modèle*.



Dans la famille Ziller, je demande d'abord le père. Le quadragénaire Warren a entraîné les siens du Wisconsin jusqu'en Californie. Lui qui rêvait, adolescent, d'être magistrat s'est retrouvé à travailler dans l'immobilier. L'Etat doré, comme on surnomme la Californie, il comptait y faire fortune en vendant des maisons abordables. Mais il n'avait pas prévu l'arrivée d'une décharge à côté du lotissement. Ni la saisie de sa Chrysler et de ses meubles...

Son épouse Camille est une femme résolument optimiste qui réalise des documentaires qui sont projetés dans les écoles. Ses enfants la traitent parfois de « mère twin-set », sous prétexte que les couleurs pastel lui vont bien. Les petites canailles la surnomment également « Pyrex, déesse des gratins », on vous laisse deviner pourquoi ! Les Ziller juniors sont au nombre de trois. L'aîné, Dustin, joue de la guitare dans un groupe punk, s'apprête à entrer à l'université et voudrait bien que la sculpturale Kira, sa petite amie depuis un an, lui accorde enfin ses faveurs. La rouquine Lyle, seize ans, roule en Renault et vend des glaces. L'un de ses passe-temps favoris est de détester les gens. Ce qui ne l'empêche pourtant pas de sortir avec Hector, le gardien mexicain de leur

SAEED MIRFATH/ALBIN MICHEL



résidence, qui arbore une moustache rêche et écrit des poèmes. Jonas, le cadet âgé de onze ans, a quant à lui la particularité de s'habiller en orange de la tête aux pieds...

Eric Puchner, dont la collection « Terres d'Amérique » d'Albin Michel avait déjà accueilli en 2008 un recueil de nouvelles remarqué, *La musique des autres*, sait parfaitement doser ses effets. L'Américain oscille ici constamment entre le drame et la comédie avec beaucoup d'aisance. On pense un peu à John Updike ou à Tom Perrotta pour la description de la classe moyenne, les fêlures du couple et de la famille. Sur un canevas décidément inoxydable, Puchner arrive à imposer son rythme et sa petite musique, à laisser entrer dans son talentueux premier roman une certaine étrangeté à la fois bienvenue et prometteuse. **AL. F.**

Eric Puchner

Famille modèle

ALBIN MICHEL

TRADUIT DE L'ANGLAIS
(ÉTATS-UNIS) PAR FRANCE
CAMUS-PICHON
TIRAGE : 8 000 EX.
PRIX : 24 EUROS ; 524 P.
ISBN : 978-2-226-22978-6
SORTIE : 18 AOÛT



1^{ER} SEPTEMBRE > PREMIER ROMAN Somalie

Le griot de son père

Nadifa Mohamed signe un roman habité, lyrique, presque halluciné, inspiré de son histoire familiale.



Née à Hargeisa, Somalie, en 1981, Nadifa Mohamed a émigré avec sa famille à Londres, où elle vit toujours. Brillant sujet, elle a fait ses études à Oxford et s'est lancée dans l'écriture de ce premier roman, inspiré de l'histoire de son père.

Le « mamba boy », c'est lui, Jama, parce qu'un serpent aurait épargné sa mère enceinte. Cette mère qu'il perd en 1935, rongée par la misère, la maladie, la solitude. Le père de Jama, un marin au long cours, est parti un jour, semblant les abandonner. Mais le jeune garçon, lui, est certain qu'il n'en est rien, que son père reviendra sûrement. A moins qu'il ne lui soit arrivé malheur, qu'il soit mort. Jama décide d'y aller voir par lui-même. Il embarque clandestinement à Aden, là où sa mère et lui avaient fui la Somalie

en guerre civile permanente, et va connaître une véritable odyssee qui finira par le mener en Angleterre ! Non sans avoir connu des conditions de misère effroyables, avoir fait de belles rencontres, mais aussi manqué mourir mille fois. En se faisant le narrateur au masculin de l'épopée paternelle, Nadifa Mohamed a choisi un style de griot, lyrique, inspiré, chargé d'émotions. Comme un masque « qui a été dansé », disent les Africains, et conserve tous ses pouvoirs, ce livre possède sûrement des vertus incantatoires et conjuratoires de mauvais sort. Il se veut surtout hommage filial et témoignage de reconnaissance au grand serpent des origines, celui-là même que Jama se fera un jour tatouer sur sa propre peau, en offrande. **J.-C. P.**

Nadifa Mohamed

Black Mamba Boy

PHÉBUS

TRADUIT DE L'ANGLAIS (SOMALIE)
PAR FRANÇOISE PERTAT
TIRAGE : 5 200 EX.
PRIX : 21 EUROS ; 288 P.
ISBN : 978-2-7529-0459-1
SORTIE : 1^{ER} SEPTEMBRE



24 AOÛT > PREMIER ROMAN Grande-Bretagne

Captif



Finaliste malheureux du Man Booker Prize et de l'Orange Prize, *Room* débarque dans « La cosmopolite » de Stock. On y découvre le petit Jack qui vient d'avoir cinq ans. Autour de lui, outre sa mère, il y a

Monsieur Rocking-chair, Madame Couette, Monsieur Tapis ou Madame Lucame. Maman, dont on sait qu'elle a vingt-sept ans, prend des médicaments, des « a-mal-gésiques », puisque ses dents la font souffrir, et qui l'entraînent parfois ailleurs.

A la télévision, Jack aime regarder les aventures de *Dora l'exploratrice* et de *Bob l'éponge*. La salade de haricots est le « deuxième plat le plus détesté » d'un garçon qui se demande pourquoi les rappeurs portent des lunettes de soleil même la nuit. Un garçon

Emma Donoghue



qui a une queue-de-cheval et parfois aussi trois tresses. Un garçon qui dort dans le Petit Dressing, « en cachette comme les chocolats », quand débarque le soir Grand Méchant Nick qu'il ne doit surtout pas voir. Celui-ci a une voix « super grave », du blanc « dans ses cheveux et ils sont plus courts que ses oreilles ». Il fait régulièrement grincer Monsieur Lit tandis que Jack compte les bruits, un par un ou cinq par cinq. L'univers de Jack vacille quand maman explique à son fils qu'il ne peut pas imaginer à quel point le monde réel est vaste. Qu'elle lui raconte ce qui lui est arrivé, comment elle s'est retrouvée dans cette chambre. « *Je peux pas sauver des gens* », se dit d'abord Jack, bien conscient qu'il n'a que cinq ans...

Emma Donoghue, dont les éditions Dans l'engrenage avaient déjà publié *Cara et moi* en 2008, propulse le lecteur dans la tête et les mots de son jeune héros. Dérangeant et constamment surprenant, *Room* est un tour de force qui ne peut laisser indifférent. **AL. F.**

Emma Donoghue

Room

STOCK

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR VIRGINIE BUHL
TIRAGE : 17 000 EX.
PRIX : 21,50 EUROS ; 408 P.
ISBN : 978-2-234-06498-0
SORTIE : 24 AOÛT



17 AOÛT > ROMAN Etats-Unis

Le Livre de la jungle

Dans les Balkans du milieu des années 2000, une jeune docteure confronte le présent de son pays aux histoires léguées par son grand-père.



A 25 ans, **Téa Obreht**, Serbo-Américaine née à Belgrade, vient de devenir la plus jeune lauréate du l'Orange Prize 2011, après avoir également été, l'année dernière, la cadette de la liste des « 20 under 40 », les meilleurs romanciers américains de moins de 40 ans,

établie par le *New Yorker*. Auteure de nouvelles, la précoce démontre un savoir-faire impressionnant avec ce premier roman, *La femme du tigre*, qui, accompagnant le réalisme magique à la mode balkanique, relie la réalité traumatisée d'une Europe de l'Est post-guerre à des mythologies ancestrales et reflète ainsi l'identité conflictuelle d'une zone où les violences des années 1990 ont laissé des cicatrices encore fraîches. « *La guerre chamboula tout. Une fois dissociées, les composantes de notre ancien pays perdirent leurs caractéristiques de jadis, du temps où elles formaient les parties d'un tout. Ce qui nous était jusque-là commun – les monuments, les écrivains, les scientifiques et les anecdotes –, nous dûmes nous le répartir et nous le réapproprier.* » Jeune médecin, Natalia, qui vient d'apprendre la

mort de son grand-père maternel, quitte « *la Ville* » dans un pays de l'ex-Yougoslavie pour Brejevina, nom fictif d'« *un petit village côtier à 40 km à l'est de la nouvelle frontière* » où, accompagnée de son amie d'enfance Zora – une forte tête, également docteure –, elle doit vacciner les enfants d'un orphelinat.

Dans cet endroit où se côtoient des populations d'origines différentes, tout évoque à la jeune femme ce grand-père dont elle était très proche, qui vient de s'éteindre, malade, seul, dans un hôpital non loin de là mais à des kilomètres de chez lui, dans ce pays pour lui désormais *étranger*, sans avoir prévenu qui que ce soit des buts de ce dernier voyage. Ce grand-père médecin qui, lorsqu'elle était enfant, l'emmenait toutes les semaines au zoo de la ville pour voir les tigres et ne se séparait jamais d'un vieil exemplaire du *Livre de la jungle*, avec lequel il avait appris à lire à 9 ans.

Circonstances détaillées et explications ne nous seront révélées qu'au fur et à mesure car, avec un art de conteuse très maîtrisé, Téa Obreht préserve le mystère en alternant les souvenirs et le présent de Natalia, son environnement imprégné de su-



Téa Obreht

perstitions et les histoires racontées par l'aïeul. En particulier deux récits fondateurs, légendaires, que la jeune femme reconstitue et rapporte à son tour : celui de « *la femme du tigre* », une jeune sourde, habitant le village natal du grand-père, soupçonnée d'avoir fait disparaître son mari qui la battait, après avoir apprivoisé un tigre échappé d'un zoo ; et celui de « *l'homme-qui-ne-mourra-pas* », étrange individu se prétendant im-

mortel, que le grand-père affirmait avoir croisé à plusieurs moments de sa vie. Traversent aussi d'authentiques personnages de fable populaire comme Darisa l'Ours, le chasseur taxidermiste, Mica le boucher, le préparateur de cadavres obèse de l'Ecole de médecine, Amana, la jeune vierge de Sarobor, Luka le sensible joueur de *guzla* devenu brutal... Les acteurs d'une histoire fantastique transmise de grand-père en petite-fille.

VÉRONIQUE ROSSIGNOL

Téa Obreht

La femme du tigre

CALMANN-LÉVY

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ETATS-UNIS) PAR MARIE BOUDEWYN

TIRAGE : 10 000 EX.

PRIX : 20,50 EUROS ; 336 P.

ISBN : 978-2-7021-4246-2

SORTIE : 17 AOÛT



9 782702 142462

25 AOÛT > ROMAN Etats-unis

L'île de la perdition

En Alaska, un couple de quinquagénaires projette de s'installer dans une cabane isolée. Le nouveau **David Vann**, moins brutal mais toujours aussi désespéré.



Pas facile d'oublier le choc de la lecture de *Sukwan Island*, le premier roman, d'une noirceur sauvage, de David Vann qui a connu un succès aussi considérable (prix Médicis étranger notamment) que mérité. Alors, bien sûr, on entre dans ce

deuxième livre avec autant d'impatience que d'appréhension puisque son titre, *Désolations*, ne fait pas mystère de ce qui attend le lecteur, qui va retrouver là l'Alaska et ses îles sans habitants, la cabane en rondins isolée, le huis clos suffocant...

Gary et Irene, la cinquantaine avancée, ensemble depuis trente ans, habitent une maison près d'un lac dans la Kenai Peninsula. Ils ne sont pas du coin et se sont rencontrés en Californie pendant leurs études : lui, « *doctorant médiéviste* », tentait de finir une thèse à Berkeley ; elle était une jeune institutrice de maternelle. Venu pour de simples vacances en Alaska, le couple a fait sa vie là. Rattrapé par un vieux fantasme de pionnier, sans compétences de

trappeur, Gary veut aujourd'hui jouer les *Walden* et leur construire de ses mains une cabane en bois sur une île au milieu d'un lac. Irene, paranoïa ou plus lucide, pense que c'est le moyen qu'a trouvé son mari pour la quitter sans le lui annoncer.

Dès le début – une scène d'ouverture calmement terrible, comme sait les écrire David Vann –, on voit bien que tout ça est mal engagé. L'acheminement des rondins sous la pluie, dans un bateau qui prend l'eau, est à lui seul l'image du drame annoncé. D'autant qu'Irene se met à souffrir d'une « *douleur terrible derrière l'œil droit* » aussi inexpliquée qu'insoutenable.

Evidemment, l'effet de découverte est moins fort que la première lecture. Peut-être moins estomaquant, moins asphyxiant aussi, *Désolations* est plus sophistiqué dans la violence qu'il distille, répartie sur plusieurs couples. Et si le plus âgé, celui formé par Irene et Gary, tanné par des années de projets avortés et de couleuvres avalées, incarne l'impasse la plus évidente, les plus jeunes ne sont guère plus brillants : Rhoda, leur fille, qui travaille chez un vétérinaire, nourrit à 30 ans des rêves un peu fleur bleue de mariage à Hawaï avec Jim, 41 ans, dentiste, qui s'empêtre dans une liaison sexuelle avec la très jeune et très gâtée Monique, une touriste de

passage venue de Washington, accompagnée de Carl qui n'a plus un sou et se morfond... Tandis que Mark, le fils, pêcheur saisonnier, forme avec Karen, serveuse, la paire locale type.

David Vann campe une nouvelle fois des hommes immatures aux désirs impossibles à combler, pathétiques dans leurs efforts à poursuivre des rêves évanescents, dans leur quête de virginité perdue, avec ce besoin de virilité bâtisseuse qui attendrit parfois leurs compagnes. « *Pourquoi ne peuvent-ils pas se contenter d'être des hommes ? Pourquoi sont-ils obligés de le devenir ?* »

La dureté naît de la façon dont l'écrivain pointe toutes les perches non saisies, un geste ou une parole, une excuse ou un mouvement d'attention spontanée, qui pourraient infléchir le cours fatal des choses, apaiser les frustrations, mais qui ne viennent pas, ou trop tard. Et qui deviennent implacablement des flèches mortelles. C'est désespéré mais tragiquement prenant.

V. R.

David Vann

Désolations

GALLMEISTER

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ETATS-UNIS) PAR LAURA DERAJINSKI

TIRAGE : 30 000 EX.

PRIX : 23 EUROS ; 304 P.

ISBN : 978-2-35178-046-6

SORTIE : 25 AOÛT



9 782351 780466

25 AOÛT > ROMAN Mozambique

Douleurs d'âme

Dans un pays africain d'après-apocalypse, un père et ses deux fils aux prises avec les fantômes de leur passé.



C'est un bout du monde en Afrique : une concession de chasse abandonnée, à l'écart des hommes, baptisée Jérusalem, où se sont installés quelques survivants comme après le chaos. Les derniers habitants du monde, du moins c'est ce que

prétend le maître des lieux, Sylvestre Fitalicio, qui a conduit il y a huit ans ses deux fils dans ce territoire-métaphore du Mozambique où l'auteur Mia Couto naquit il y a cinquante-six ans. *L'accordeur de silences*, c'est Mwanito, 11 ans, le narrateur, l'un des deux enfants qui vit là avec son frère aîné Ntunzi, leur domestique Zacaria Kalash, un ancien militaire, leur oncle Aproximado, installé à l'écart du « campement », et l'ânesse Jezibela. Par sa seule présence, le jeune garçon a le don d'aider les autres à rester silencieux. « Je nouais les fils délicats dont on tisse la quiétude. »

Dans la première partie du livre, un des chapitres est consacré à chacun des habitants de ce monde sans femmes, barricadé d'interdits et de peurs, le sujet le plus tabou étant la mort de la mère Dordalma (« douleurdâme »). Sur ce ter-



ritoire abandonné, on creuse des puits « aveugles et secs », on répand de la poussière et des feuilles sur les chemins pour effacer la route, on doit embrasser la terre, à plat ventre, bras en croix avant d'aller se coucher... A Jérusalem, se souvenir est interdit. Le père impose le silence sur le passé et déchaîne souvent sa colère contre son fils aîné,

qui transgresse les règles et montre à son cadet le « fleuve sans nom » qui fait la frontière avec « l'Autre-Côté », lui apprend à lire et à écrire, avec un jeu de cartes pour cahier d'école puisque toute écriture est bannie. On ne prie pas non plus car c'est « appeler des visites ». Précautions vaines, car aussi forte que soit la volonté de les refouler, les fantômes viennent hanter les nuits et les jours des habitants de Jérusalem.

Puis arrive Martha, la première femme que voit Mwanito : elle est blanche, vient de Lisbonne, officiellement pour photographier des hérons. Mais elle est blessée, perdue elle aussi, à la recherche de son mari Marcelo, jamais revenu d'Afrique. Tous seront chassés de l'enfer pour affronter enfin le passé.

De livre en livre, **Mia**

Couto invente une langue créole liant son portugais à la tradition africaine, pour fabriquer des romans-contes qui parlent de pays détruits par la violence de la guerre, des relations qu'entretiennent les vivants et les morts, du conflit entre la mémoire et l'oubli. Mais oublier ne se décrète pas. V. R.

Mia Couto

L'accordeur de silences

MÉTALLIÉ

TRADUIT DU PORTUGAIS (MOZAMBIQUE) PAR ELISABETH MONTEIRO RODRIGUES
TIRAGE : 5 000 EX.
PRIX : 19 EUROS ; 240 P.
ISBN : 978-2-86424-839-2
SORTIE : 25 AOÛT



9 782864 248392

11 AOÛT > PREMIER ROMAN Etats-Unis

La machine à écrire

S'inspirant d'une histoire vraie, **Carey Wallace** a imaginé un conte philosophique tout en nuances.



Originnaire du Michigan, Carey Wallace a fait un peu tous les métiers. Elle vit aujourd'hui à New York, où elle a écrit son premier roman, *La comtesse des ombres*, sans doute l'une des plus jolies surprises de cette rentrée littéraire.

Le livre s'inspire librement d'une histoire authentique : comment, en Italie, en 1808, Pellegrino Turri, un inventeur lunaire que ses échecs passés ne faisaient guère prendre au sérieux, imagine et fabrique la première machine à écrire pour son amie, la jeune et belle comtesse Carolina Fantoni, qui est devenue complètement aveugle. Grâce à sa machine, qu'il lui offre en gage de son amour (en principe impossible : chacun est marié de son côté, et le comte est jaloux), la jeune femme plongée dans les ténèbres va pouvoir à nouveau écrire et même, grâce au papier carbone (procédé artisanalement mis au point par Turri aussi), envoyer des messages à ceux qu'elle aime : son vieux père, et Turri lui-même, bien sûr. Afin de lui fixer

des rendez-vous secrets dans cette maison au bord du lac qui est son refuge depuis l'enfance, quand elle y passait des soirées seule, au coin du feu, à lire ses poètes favoris.

Maintenant qu'elle ne le peut plus, c'est Angelina, sa femme de chambre et – en principe – de confiance, qui s'en charge pour elle. Mais de même qu'elle invente des dessins dans les albums que Turri prête à Carolina pour distraire sa solitude quand ils ne sont pas réunis, la servante est-elle fidèle à sa maîtresse ou une espionne dévouée au mari, le beau Pietro ? Un être égoïste, possessif, frivole, infidèle, qui n'a voulu croire à la cécité de son épouse que lorsqu'il fut trop tard pour tenter de la soigner. Il déteste Turri et parviendra à le séparer de Carolina, lorsqu'ils seront enfin devenus amants et s'approprient à fuir ensemble...

Dans la réalité, Turri et la comtesse entretenaient une correspondance durant toute leur vie, dont on n'a retrouvé que quelques lettres de Carolina. La machine, elle, est détruite à la fin du roman. On sait que ce ne fut pas le cas et on connaît le destin



Carey Wallace

ALICIA HANSEN/PRESSES DE LA CITÉ

de cette invention révolutionnaire. Chaque fois que l'on tape sur le clavier d'un ordinateur, héritier de la pas si lointaine machine à écrire – laquelle redevient, semble-t-il, à la mode chez certains jeunes addicts des objets vintage –, il faudrait avoir une pensée pour Turri, dont Carey Wallace fait le héros attachant de son roman, qui ne l'est pas moins. C'est un conte romantico-philosophique triste, parfois à la li-

mite du fantastique, une fable hors du temps, située dans un pays fantasmé et non décrit avec précision. Carey Wallace confie d'ailleurs qu'elle ne connaissait pas l'Italie avant d'écrire son livre. Peu importe : passionnée par les vieux pays chargés d'histoire, elle en a fait sa terre d'élection et de création. J.-C. P.

Carey Wallace

La comtesse et les ombres

PRESSES DE LA CITÉ

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR SÉVERINE QUELET
TIRAGE : 8 000 EX.
PRIX : 19 EUROS ; 276 P.
ISBN : 978-2-258-08116-1
SORTIE : 11 AOÛT



9 782258 081161

31 AOÛT > HISTOIRE Grande Bretagne

La France vue par un cycliste anglais

L'historien vélocipédiste **Graham Robb** a composé une histoire buissonnière de la France.



« Ce livre est le résultat de vingt-deux mille cinq cents kilomètres en selle et quatre années en bibliothèque. » L'homme qui parle n'est pas cavalier. Il est cycliste. Accessoirement, il est aussi un historien réputé en Angleterre. L'année dernière, il avait publié *Une*

histoire de Paris par ceux qui l'ont fait (Flammari-
on) qui avait reçu un bel accueil de la presse,
des libraires et du public. Cette fois, il élargit son
champ d'étude à la France tout entière, fruit
de ses investigations livresques et de ses déam-
bulations vélocipédiques dans l'Hexagone.

Buissonnière. L'épithète est bien choisie pour
qualifier cette promenade chronologique et sen-
timentale qui nous emmène de la fin du règne
de Louis XIV à la déclaration de la Première
Guerre mondiale, de l'Ancien Régime jusqu'au
moment où la France bascule dans la modernité
via l'extrême violence des tranchées. Avec ce
goût du récit qui a fondé sa notoriété, Graham
Robb examine ces moments de ruptures.

Les deux parties du livre montrent deux France,
celle d'avant le chemin de fer qui vivait sans



Graham Robb

PHILIPPE MATSAS/FLAMMARION

avoir la notion de l'extérieur et celle d'après.
Avant, c'est encore une France tribale. Les li-
mites du canton forment le monde. L'instruction
existe peu. L'ignorance est ainsi responsable au
début des années 1740 de l'assassinat par des
villageois d'Estables d'un jeune géomètre de l'ex-
pédition Cassini chargé de préparer le terrain à
l'établissement de la première carte de France.
Il n'y a alors aucun sentiment identitaire nation-
al. Juste une sorte de patriotisme local. On est
moins de la France que du pays : de Caux, de
Bray, de Brie. Cela s'ouvre avec la Révolution,
timidement. Mais, dans cette France à l'existence
encore improbable, Graham Robb débusque des
micro-batailles dont personne n'a entendu par-
ler, comme ce conflit de village à Roquecézière,
au XIX^e siècle, à propos de l'orientation d'une sta-
tue de la Vierge. Il rappelle aussi cette « sorcière »

livrée au bûcher à Beaumont-en-Cambrésis en
1835. « Si tous les récits tribaux étaient passés à la
postérité, une histoire exhaustive des Français tels
qu'ils se voyaient composerait une immense en-
cyclopédie de micro-civilisations. » Au fil des anec-
dotes, Robb chemine dans la France des musées
de province, des habitations troglodytes, des sou-
terrains, des cachots, des taudis ; une France qui
peine et s'ennuie ; une France des églises, des cal-
vaires et des saints ; une France dont on fait le
tour quand on est compagnon ; une France qui
s'anime avec l'apparition des voies ferrées, des
canaux et des routes praticables toute l'année ;
une France cimentée par la paysannerie.

C'est fou qu'un Anglais ait si bien compris l'iden-
tité d'un pays qui n'est pas le sien. Sans doute
parce qu'il l'appréhende
par le désir, ce côté buis-
sonnier si cher à Blondin,
autre grand amateur de
la petite reine. Cette his-
toire de France vue de
vélo a le mérite de
s'adapter à la vitesse à
laquelle les nouvelles
circulaient selon Balzac :
14,5 km/h...
LAURENT LEMIRE

Graham Robb

**Une histoire
buissonnière
de la France**

FLAMMARION

TIRAGE : 10 000 EX.

PRIX : 24 EUROS ; 600 P.

ISBN : 978-2-08-123789-6

SORTIE : 31 AOÛT

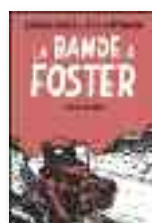


9 782081 237896

24 AOÛT > BD Afrique du Sud

Bang bang à Jo'burg

Conrad Botes et Ryk Hattingh évoquent
la violence brute d'un pays à travers
la trajectoire romantique et pathétique
d'une bande à Bonnot sud-africaine.



Aperçu en France dans des re-
vues et des ouvrages collectifs
avant que Cornélius ne rassem-
ble cinq de ses nouvelles dans
Rats et chiens (1), revoici Conrad
Botes. L'Association publie le
travail que l'artiste, figure mar-
quante de la bande dessinée un-

derground sud-africaine, a réalisé en 2000 avec
l'écrivain Ryk Hattingh sur *La bande à Foster*, un
gang qui a marqué, en 1914, l'imaginaire des pre-
miers temps de la ville de Johannesburg.

Si l'on s'en tient à leurs faits d'armes – des bra-
quages plus ou moins artisanaux de commerces
et de banques de moyenne importance –, la tra-
jectoire de cette bande à Bonnot sud-africaine
confine au pathétique. Mais leur célébrité a tenu
autant à leurs personnalités hautes en couleur
qu'à leur fin romantique. Autour de William Fos-
ter, voleur invétéré, déjà condamné, emprisonné
et évadé, se retrouvent l'Américain John Maxim,
tireur d'élite reconverti dans les spectacles de



CONRAD BOTES & RYK HATTINGH/L'ASSOCIATION

cirque et la contrebande, et le jeune cambrio-
leur hollandais Carl Mezar, 20 ans à peine. Et
puis, il y a la belle Peggy, compagne de Foster et
mère de leur petite fille. Suivi par toute la po-
pulation de la région après une longue traque
menée par des centaines de policiers et de
chiens, le siège final de la grotte où la bande s'est
réfugiée les fera entrer dans la légende.

Les deux auteurs le retracent à travers l'enquête,
de nos jours entre bières et lignes de coke, de
deux hommes qui pourraient être leurs doubles ;

et en mettant en paral-
lèle leur reconstitution et
le récit de la presse de
l'époque. Sous le trait
sombre et direct de
Conrad Botes apparaît la
violence brute d'un pays,
hier comme aujourd'hui.

FABRICE PIAULT

(1) Voir « Noire Afrique du Sud blanche »,
LH 762, du 30.1.2009, p. 29.

Conrad Botes
& Ryk Hattingh

La bande à Foster
L'ASSOCIATION,
« CIBOULETTE »

TRADUIT DE L'AFRIKAANS ET DE
L'ANGLAIS (AFRIQUE DU SUD)

PAR CATHERINE DU TOIT

TIRAGE : 2 000 EX.

PRIX : 13 EUROS ; 68 P. N & B.

ISBN : 978-2-84414-429-4

SORTIE : 24 AOÛT



9 782844 144294